Bataille d'Iéna – Extrait des : Batailles célébres des armées françaises (1796-1815). Ecrites à Ste-Hélène sous la dictée de l'empereur. - Editeur : E. Ardant (Limoges) – 1882 – Sources : www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie 2019

BATAILLE D'IENA

14 octobre 1806

Ce fut le 7 octobre que l'Empereur reçut un courrier de Mayence, dépêché par le prince **de BÉNÉVENT**, son ministre des relations extérieures, et qui était porteur d'une longue lettre du roi de Prusse. Ce monarque, se répandant en plaintes amères contre la France, et énonçant toutes les raisons qu'il croyait avoir de recourir à la voie des armes, assignait lui-même la déclaration de guerre au iour de la réception de sa lettre.

NAPOLÉON se tourna vers le prince **de NEUCHÂTEL**. « Connétable, lui dit-il, on nous donne un rendez-vous d'honneur pour le 8. Jamais un Français n'y a manqué. Mais, comme on dit qu'il y a une belle reine qui veut être témoin du combat, soyons courtois, et marchons vers la Saxe sans nous arrêter. » La reine de Prusse était effectivement à l'armée, habillée en amazone, excitant par ses discours l'ardeur et le courage des troupes.

A la veille de commencer cette guerre, dans laquelle le gouvernement prussien abusé croyait voir un moyen de gloire et d'agrandissement, et dont le résultat a été si complètement contraire à ses espérances, l'Empereur ayant arrêté ses dispositions, les transmit aux chefs des différents corps d'armée par l'organe de son major général.

Il fut ordonné au prince **de PONTE-CORVO** de porter sur-le-champ son quartier général à Cronach ; de placer deux de ses divisions en position sur les frontières de Saxe, et de laisser la troisième à Zettliz, en avant de Lichtenfels, jusqu'à l'arrivée du troisième corps, qui devait occuper ce point. Le premier devait se réunir, le 9, sur les hauteurs de Lobenstein, en Saxe. Lichtenfels fut assigné pour le quartier général du prince **d'ECKMÜHL**. Ce maréchal fut averti que l'intention de l'Empereur était que le 8 tout son corps d'armée pût être réuni en masse en avant de Cronach, et être en mesure de soutenir le prince **de PONTE-CORVO**, qui devait, dans la journée du 9 se porter sur Lobenstein et sur la Saale.

Le roi de Naples eut l'ordre de porter son quartier général à Cronach, et de rapprocher toutes ses divisions de ce point. « Quoique l'on puisse considérer la guerre comme déclarée dès aujourd'hui, lui faisait mander l'Empereur, aucune cavalerie ne doit cependant dépasser la frontière, afin de ne pas instruire l'ennemi plus tôt qu'il ne doit l'être, du commencement des hostilités. Mais, demain, les deux brigades de cavalerie a légère de Votre Majesté, et celle du premier corps qui se trouve réunie à elles, passeront le Mein, se porteront en avant, et iront battre et éclairer le pays. Il sera attaché un officier du génie à chacune des brigades pour faire des reconnaissances, de sorte que demain, vers minuit, l'Empereur puisse recevoir à Cronach, où il se trouvera, des renseignements sur les points suivants : savoir, s'il y a des communications de Saalburg à Saalfeld, de Saalburg à Hoff, de Lobenstein à Hoff et à Graffenthal ; si ces communications sont propres à l'infanterie, à la cavalerie et à l'artillerie ; quelle est la situation de l'ennemi du côté de Hoff, du côté de Saalburg, et particulièrement sur la grande chaussée de Leipsig ; quelle est enfin sa position sur Graffenthal et Saalfeld. L'Empereur désire que Votre Majesté dirige personnellement cette reconnaissance ; car l'Empereur veut connaître autant que possible la position de l'ennemi et profiter de notre première irruption pour frapper un grand coup. »

Le mouvement des cinquième et septième corps, à la gauche, et des quatrième et sixième, à la droite, fut continué tel qu'il avait été prescrit par les ordres du 5. Le quartier général impérial partit le 8, à trois heures du matin, pour se transporter ce même jour à Cronach. De là, l'ordre fut envoyé à

Ancestram

JÉRÔME, roi de Westphalie, de prendre le commandement de la division bavaroise qui était devant Kulmbach, ainsi que la direction du siège de cette place, que l'Empereur désirait presser vivement. Ce fut aussi de Cronach que **NAPOLÉON** fit ordonner au prince **de PORTE-CORVO** et au duc **de MONTEBELLO** d'attaquer l'ennemi, le premier à Saalburg, où l'on présumait qu'il devait le rencontrer ; le second à Saalfeld, où l'on était instruit que cinq régiments avaient pris position.

L'Empereur fit écrire au duc **de MONTEBELLO** : « Si les forces de l'ennemi se trouvent plus considérables qu'on ne le croit, il est convenable, monsieur le maréchal, que vous pressiez l'arrivée du duc **de CASTIGLIONE**. Mais s'il n'y avait que 10 ou 12,000 hommes, dans une situation qui vous donnât l'avantage, vous pouvez les attaquer, après les avoir reconnus, en activant seulement l'arrivée du septième corps. L'intention de l'Empereur est que, dans l'ordre de bataille, chaque division forme une aile, et soit rangée sur plusieurs lignes, à 80 toises de distance.

» Vous êtes prévenu que le quartier général de l'Empereur sera le 9 au soir à Ebersdorf. Le prince **d'ECKMÜHL** sera à Lobenstein ; le roi de Naples, à Schleitz ; le prince **de PONTE-CORVO**, entre ce dernier lieu et Saalburg ; le duc **de DALMATIE**, vis-à-vis de Plauen ; et le duc **d'ELCHINGEN** à Hoff. Si l'on apprend demain que l'ennemi veuille défendre Saalfeld, et qu'il y ait réuni des forces considérables, l'intention de l'Empereur est de marcher avec 20 ou 25,000 hommes, dans la nuit du 9 au 10, pour arriver avant midi sur Saalfeld par Saalburg. Dans cette hypothèse, vous prendrez position à Graffenthal ; l'ennemi n'osera pas vous attaquer, ayant des forces si considérables sur son flanc gauche. Si cependant il le faisait, nul doute que vous ne dussiez battre en retraite pour l'engager et l'exposer à être pris par son flanc. Si, au contraire, l'ennemi fait sa retraite devant vous, arrivez le plus promptement possible à Saalfeld, et placez-vous-y militairement. »

Le premier engagement entre les Français et les Prussiens eut lieu à Schleitz. Ce bourg, assez considérable et fermé de murs, est situé en Saxe, dans un défilé entouré de hautes montagnes, entre Saalburg et Auma, à peu de distance de la rivière de la Saale. Le général prussien, comte **TAUENZIEN**, qui avait été quelque temps à Hoff à la tête des troupes prussiennes de la Franconie, s'était retiré à l'approche des Français, et avait dirigé sa marche sur Schleitz, pour se réunir à l'armée du prince **de HOHENLOHE**.

Il avait avec lui 6,000 hommes d'infanterie et 1,500 de cavalerie. L'ennemi fut rencontré par les troupes avancées du premier corps le 9 octobre, à cinq heures du matin, à Saalburg, où son arrière-garde était postée. Malgré la position avantageuse de Saalburg, sur un rocher qui domine la rive gauche de la Saale, où se présentaient les Français, l'ennemi ne défendit point cette ville, et se retira après avoir échangé quelques coups de canon.

Le 4° de hussards et le 27° d'infanterie légère la suivirent ; le reste du corps d'armée appuyait cette petite avant-garde. La division du comte **d'ERLON**, qui avait la tête de la colonne, arriva devant Schleitz vers les quatre heures après-midi. L'ennemi occupait la ville avec de l'infanterie, et s'était établi à mi-côte, sur les hauteurs, à la rive gauche de la Wiesenthal ; il appuyait sa droite à la chapelle de Bergfried, et refusait sa gauche. Le comte **D'ERLON**, chargé de l'attaque, jeta des voltigeurs et des grenadiers à travers le faubourg, pour passer la Wiesenthal à gué, gagner le vallon à droite de la chapelle, et tourner la position de l'ennemi. Le reste de la division s'avançait en même temps sur la ville. L'ennemi voulut la disputer ; mais il en fut bientôt chassé. Sa droite fut culbutée au-delà de la chapelle ; et, pour la seconde fois, il se mit en retraite, se dirigeant sur Ottersdorf.

Le 4° de hussards, ayant à sa tête le roi de Naples, qui arriva de sa personne sur le lieu du combat, poursuivait chaudement l'ennemi. Pour ralentir ce mouvement, et avoir le temps de filer sur Auma, le général **TAUENZIEN** prit position sur la crête, en arrière d'Ottersdorf, avec toute sa cavalerie, et porta de l'infanterie à côté du bois. Le 4° de hussards traversa ce village avec quelques compagnies

du 27°. En même temps, les 94° et 95° de ligne marchaient par la gauche, menaçant toujours le flanc de l'ennemi. Celui-ci, qui avait une cavalerie très-supérieure et qui se trouvait sur un terrain favorable à cette arme, repoussa trois charges du 4° hussards. Mais un bataillon du 27° d'infanterie légère, s'étant formé en colonne, marcha au-devant de la cavalerie ennemie, arrêta sa poursuite, et donna au 5° régiment de chasseurs le temps d'arriver. Ce régiment, en débouchant d'Ottersdorf, n'eut pas le temps de se déployer ; il fit en colonne une charge qui fut heureuse, et détermina la retraite de l'ennemi. Vivement poursuivis, les Prussiens se retirèrent avec précipitation, laissant 400 hommes morts sur le champ de bataille, et 5 à 600 prisonniers. Le premier corps bivouaqua le soir à Ottersdorf ; et le lendemain 10, il suivit le général **TAUENZIEN** dans sa retraite, et prit position à Auma.

Ce même jour 10 éclaira une nouvelle victoire ; et ce fut le cinquième corps qui en eut l'honneur. Suivant les ordres qu'il avait reçus, le maréchal duc **de MONTEBELLO** se rendit de Graffenthal à Saalfeld, où l'on avait la certitude que l'ennemi n'avait pas plus de troupes que les premiers avis n'en avaient annoncé. Saalfeld est situé en Saxe, dans une plaine d'une demi-lieue de largeur, sur les bords de la Saale, que l'on passe sur un pont de pierre. Cette ville, entourée de murs et de fossés, domine assez bien la plaine et surtout la rive droite de la rivière, ce qui facilite la défense du pont. La vallée de Saalfeld est formée particulièrement du côté gauche de la Saale par des montagnes boisées.

La situation de Saalfeld, à l'entrée de cette vallée, qui devient de plus en plus riche et fertile en descendant vers Iéna, et à l'embranchement de plusieurs chemins dont le principal mène par Neustadt sur-la route de Leipsig, rend cette ville intéressante pour des armées qui doivent agir par ces deux routes; elle l'était alors pour l'armée prussienne. Saalfeld était occupée par plusieurs régiments de l'avant-garde de l'armée du prince **de HOHENLOHE**, qui, placée entre Rudolstadt et Saalfeld, formait à ce dernier point l'extrémité de l'aile gauche de toute la ligne prussienne.

Le prince **LOUIS-FERDINAND** de Prusse, commandant cette avant-garde, réunissait sous ses ordres 9,000 hommes d'infanterie et environ 3,000 chevaux. Il lui avait été expressément recommandé par le prince **de HOHENLOHE** de ne s'engager dans aucune action avec les Français, avant d'avoir été rejoint par le général **BLÜCHER**, qui devait lui amener des renforts et prendre le commandement général de l'avant-garde. Mais la rapidité de la marche de l'armée française ayant prévenu les projets et dérangé les mesures des Prussiens, les avant-postes du prince **LOUIS** furent attaqués par l'avant-garde du duc **de MONTEBELLO** et rejetés sur Saalfeld avant l'arrivée du secours que le prince prussien attendait. Ce jeune général, sans expérience, crut pouvoir se maintenir seul à son poste. Il réunit toutes ses troupes, et les rangea entre Saalfeld et le village d'Erosten, ayant devant son front une montagne couverte de bois, et derrière lui la rivière de la Saale. Ce fut dans cette position peu militaire qu'il attendit l'attaque des Français.

Le duc **de MONTEBELLO** fit occuper divers villages de la vallée de Saalfeld, en face de la position de l'ennemi, par une partie de la division du comte **SUCHET**, à laquelle il joignit deux batteries d'artillerie légère. Pendant que ces troupes contenaient l'ennemi et que l'artillerie portait le ravage dans ses rangs, une multitude de tirailleurs gravirent les montagnes, se jetèrent dans les bois et tournèrent, sans être vus, la position de l'ennemi. Afin de lui couper la retraite, les 9° et 10° de hussards, traversant la vallée, se portèrent rapidement sur la petite rivière de la Schwarza, à la droite des Prussiens, et se rendirent maîtres des gués qui offraient à l'ennemi quelque facilité pour échapper.

Surpris et déconcerté par la promptitude des mouvements des Français, l'ennemi se battit sans ordre. Son infanterie fut bientôt rompue ; elle recula contre la Saale et la Schwarza. La difficulté qu'elle trouva pour se retirer acheva de mettre parmi elle la plus grande confusion. Le prince **LOUIS** voyant la mauvaise tournure que prenait le combat, résolut de tenter un dernier effort. Il réunit toute

sa cavalerie et fondit avec impétuosité sur les hussards français qui coupaient sa retraite. Ceux-ci soutinrent le choc avec autant de courage que les Prussiens en mirent à les attaquer. La mêlée fut chaude et meurtrière. Le prince s'engagea dans un combat corps à corps avec un maréchal des logis du 10° de hussards, qui lui proposa de se rendre. Le prince ayant répondu par un coup de sabre, le maréchal des logis lui en porta un à son tour, qui le blessa et le fit chanceler. Le prince fut achevé d'un coup de pistolet, 600 hommes restés sur le champ de bataille du côté des Prussiens, 1,000 prisonniers et 30 pièces de canon enlevées à l'ennemi, furent le résultat de ce combat, à la suite duquel le cinquième corps alla bivouaquer sur la route de Géra. Les autres corps reçurent en même temps une direction générale vers Schleitz et Saalfeld, et ensuite plus avant vers Neustadt, en inclinant à gauche, du côté de l'ennemi, dont on commençait à soupçonner la vraie position.

Le 10, au soir, le quartier général impérial était à Schleitz. Ce fut de là que l'ordre fut envoyé au duc **de MONTEBELLO** de se porter sur Neustadt, au duc **de CASTIGLIONE**, de suivre à grandes marches ce mouvement ; au prince **d'ECKMUHL**, de se rendre avec tout son corps à Auma, puis à Géra. Le prince **de PONTE-CORVO** avait déjà reçu l'ordre de faire des efforts pour occuper, dans la journée du 11, cette dernière ville, que l'Empereur voulait décidément avoir, afin de connaître ce que faisait l'ennemi. Il était prescrit au duc **de DALMATIE** de se diriger aussi sur Géra, en occupant d'abord la ville de Warda, où il devait se mettre en communication avec l'avant-garde du troisième corps. Le maréchal duc **d'ELCHINGEN** arrivait à Schleitz. La réserve de cavalerie était entre les troisième et premier corps, sauf les brigades de cavalerie légère qui éclaireraient, en avant de l'armée, les routes d'Iéna et de Zeitz. A cette époque, toute l'armée était concentrée entre l'Elster et la Saale, la tête du côté de Naumbourg ; elle s'avançait rapidement sur la ligne d'opération de l'ennemi.

Dans la nuit du 11 au 12, le quartier général impérial fut transféré à Auma. De nouveaux renseignements, parvenus à **NAPOLÉON**, l'ayant confirmé dans l'opinion que les principales forces de l'ennemi étaient du côté d'Erfurt, l'Empereur fit sur-le-champ donner l'ordre au roi de Naples de se porter à Zeitz, de jeter des coureurs sur Leipsig et sur Naumbourg, et de s'avancer même jusqu'à cette dernière ville, si les renseignements qu'il recevrait lui apprenaient que l'ennemi n'avait pas quitté Erfurt. Il était prescrit au prince **de PONTE-CORVO** d'appuyer le mouvement du roi de Naples ; Naumbourg était également le point assigné au prince **d'ECKMÜHL**. Dans cette journée du 12, le duc **de DALMATIE** devait arriver à Géra ; le duc **d'ELCHINGEN**, à Mittel ; le duc de **MONTEBELLO**, à Iéna ; et le duc **de CASTIGLIONE**, à Eula.

Pendant que la Grande-Armée avançait en Saxe, **NAPOLÉON** fit rapprocher les troupes de la Confédération rhénane pour occuper les lieux abandonnés par les Français. Les troupes de Bade, celles de Würtemberg et celles de Würtzbourg, eurent l'ordre de se rendre à Bayreuth. La division bavaroise, déjà formée, fat dirigée sur Schleitz. Celle qui se formait à Ingolstadt, sous les ordres du général **DEROY**, fut destinée à occuper le pays de Bayreuth et à fournir au blocus de Kulmbach.

Ce fut d'Auma que le prince major général écrivit au roi de Prusse, de la part de l'Empereur, la lettre suivante : « Sire, l'Empereur Napoléon me charge d'avoir l'honneur de témoigner à Votre Majesté toute la part qu'il prend à la peine qu'a dû lui faire la mort glorieuse du prince Louis. »

Le 13 octobre, de grand matin, le quartier général impérial fut à Géra. Le maréchal duc **de MONTEBELLO** s'était rendu à Iéna et avait occupé les hauteurs en avant de cette ville. Il ne tarda pas à donner à l'Empereur l'avis que l'ennemi était en présence avec une armée nombreuse, et que tous ses mouvements annonçaient qu'il voulait attaquer Iéna. Cet avis fut transmis au prince **de PONTE-CORVO** et au maréchal prince **d'ECKMÜHL** ; et il leur fut mandé à l'un et à l'autre que, s'ils entendaient, pendant la soirée, le canon du côté d'Iéna, ils devaient manœuvrer sur l'ennemi et déborder sa gauche. La marche de tous les corps fut accélérée vers ce point, qui paraissait devoir devenir dans peu de temps le théâtre d'un grand événement.

Le duc **de DANTZIG**, qui commandait les grenadiers et les chasseurs à pied de la garde, eut l'ordre d'avancer en toute diligence sur Iéna. Il fut enjoint au duc **de CASTIGLIONE** de venir se placer en seconde ligne derrière le duc **de MONTEBELLO**. L'instruction du duc **de DALMATIE** portait de se rendre à Kosnitz, gros village sur la Saale à l'embranchement des routes d'Iéna et de Naumbourg. Roda fut assigné au duc **d'ELCHINGEN**. La grosse cavalerie de la réserve et les dragons qui marchaient sur Naumbourg, furent prévenus de ne-pas dépasser Auma sans recevoir de nouveaux ordres. D'après ces dispositions, l'on fut en mesure vis-à-vis de l'ennemi, soit qu'il voulût attendre la bataille dans le poste qu'il occupait, soit qu'il essayât de forcer le passage de la Saale ou d'effectuer sa retraite sur Berlin.

Les combats de Schleitz et de Saalfeld, la marche rapide de l'armée française, l'occupation d'Iéna, de quelques points de la Saale, et particulièrement de Naumbourg, qui se trouvait sur leur communication d'Erfurt à Leipsig, toutes ces circonstances firent connaître aux généraux prussiens le danger imminent où les avaient plongés le vague de leurs projets et l'irrésolution de leurs démarches.

Dans cette perplexité, le conseil du roi, qui, le 8 octobre, pensait encore à prendre l'offensive et à déboucher en trois colonnes sur Bamberg, Schweinfurt et Francfort, qui, le 11, se bornait déjà à la guerre défensive, qui prenait ses mesures pour couvrir la Saxe et fermer les routes de Dresde et de Leipsig, ne dut plus songer, dans la nuit du 12 au 13, qu'à ménager une retraite à l'armée et à lui conserver sa ligne d'opération menacée.

Dans cette nuit et dans la journée du 13, le général en chef de l'armée prussienne, qui avait déjà rassemblé tous ses corps détachés et réuni ses forces, quitta les bords de la Saale pour concentrer son armée entre Cappellendorf et Auerstaedt, dans l'intention d'employer la journée du 14 à déboucher par Naumbourg, en forçant le passage de la Saale, et à se retirer sur Magdebourg ou sur Berlin.

Le champ où allaient combattre le deux armées est une plaine ondulée, située au-delà des montagnes et des défilés qui bordent la rive gauche de la Saale. Cette plaine est traversée par la rivière d'Ilm, qui baigne les murs de Weymar, et vient se réunir à la Saale, non loin d'Auerstaedt. Cet espace était occupé par l'armée prussienne partagée en deux grands corps.

Le premier, fort de 45,000 hommes, était commandé par le roi et par son lieutenant, le duc **de BRUNSWICK**. Ce corps, qui, dans la journée du 13, alla camper à Auerstaedt, était destiné à frayer, par Naumbourg, un passage à toute l'armée pour entrer par la Saxe dans le cœur de la monarchie.

L'autre armée, restée sous les ordres du prince **de HOHENLOHE**, était forte de 70,000 hommes ; elle s'étendait de Weymar à Isserstadt, village situé à l'entrée de la plaine, devant le plateau d'Iéna. La droite de cette armée, sous les ordres du général **RÜCHEL**, formait comme une réserve entre Franckendorf et Weymar. Le centre était à Cappellendorf, où se trouvait aussi le quartier général du prince de Hohenlohe.

Les avant-postes de la gauche occupaient en force, à l'entrée du défilé de Mühlthal, sur la chaussée d'Iéna à Weymar, une hauteur appelée le Schneck, qui domine ce défilé.

Les ennemis étaient encore répandus dans les villages de Lutzerode, Cospoda, Closwitz, et dans tous les points qui pouvaient empêcher l'armée française de déboucher dans la plaine, de sorte qu'il paraissait que leur but était de retarder celle-ci jusqu'à ce que le roi de Prusse eût passé la Saale, et de suivre ensuite la retraite de l'armée du roi.

Par ces nouvelles dispositions, l'ordre de bataille des Prussiens était changé. Le corps du roi, qui en faisait précédemment le centre, en formait maintenant la gauche. Le corps **de HOHENLOHE**, qui était la gauche, était devenu le centre. L'armée prussienne faisait face à la Saale, qu'elle avait auparavant sur son flanc. On pouvait évaluer à dix mille pas géométriques la distance entre l'armée

prussienne du roi et celle du prince **de HOHENLOHE** ; il y avait de petits corps intermédiaires à Apolda, Pluhrsted, Eberstadt, pour entretenir la communication.
Le 13 octobre, à deux heures après midi, **NAPOLÉON** arriva à Iéna. Du haut d'un petit plateau qu'occupait l'avant-garde du cinquième corps et qui domine la plaine, l'Empereur aperçut les dispositions de l'ennemi. Sa Majesté régla en conséquence, de la manière suivante, l'ordre de la bataille, qui fut transmis aux commandants des différents corps d'armée :
« Le maréchal duc **de CASTIGLIONE** commandera la gauche. Il placera sa première division en colonne sur la route de Weymar, jusqu'à une hauteur par où le général comte **GAZAN** a fait monter son artillerie sur le plateau d'Iéna. Il tiendra les forces nécessaires sur le plateau de gauche, à la hauteur de la tête de sa colonne ; il aura des tirailleurs sur toute la ligne ennemie, aux différents débouchés des montagnes.
» Quand le général **GAZAN** aura marché en avant, le duc de **CASTIGLIONE** débouchera sur le plateau avec tout son corps d'armée et marchera ensuite, suivant les circonstances, pour prendre la gauche de l'armée.
» Le maréchal duc de **MONTEBELLO** commandera le centre ; il occupera le plateau a d'Iéna, du côté qui regarde la plaine. A la pointe du jour, il aura toute son artillerie dans ses intervalles de bataille.
» L'artillerie de la garde sera placée sur la hauteur d'Iéna ; et la garde, rangée sur cinq lignes, occupera le derrière du plateau qui sera couronné par la première ligne composée des chasseurs.
» Le village de Closwitz, sur notre droite, sera foudroyé par toute l'artillerie du comte **SUCHET**, et, immédiatement après, attaqué et enlevé. L'Empereur donnera le signal. On doit se tenir prêt à la pointe du jour.
» Le maréchal duc **d'ELCHINGEN** marchera toute la nuit et tâchera d'être arrivé au jour à l'extrémité du plateau, pour pouvoir le monter, et se porter sur la droite du duc **de MONTEBELLO**, du moment que le village de Closwitz sera enlevé et qu'on aura de la place pour se déployer.
» Le maréchal duc **de DALMATIE**, arrivant du côté de Dornbourg, marchera jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la hauteur d'Iéna ; il se liera aux autres corps, de manière à former la droite de l'armée, et s'attachera à rester toujours lié.
» L'ordre de bataille, en général, sera sur deux lignes, sans compter la ligne de l'infanterie légère ; chaque ligne éloignée l'une de l'autre de cent toises au plus.
» La cavalerie légère de chaque corps d'armée sera placée à la disposition de chaque général pour servir suivant les circonstances. La grosse cavalerie sera placée, quand elle arrivera, sur le plateau, et sera en réserve derrière la garde pour se porter où les circonstances l'exigeront.
» Ce qui est important, c'est d'abord de se déployer en plaine. On fera ensuite les dispositions que les manœuvres de l'ennemi et les forces qu'il montrera indiqueront, afin de le chasser des positions qu'il occupe. »
Le maréchal prince **d'ECKMÜHL** reçut l'ordre de se porter de Naumbourg sur Kœsen pour défendre les défilés de la Saale, près de ce village, si l'ennemi voulait marcher sur Naumbourg et pour prendre l'ennemi à dos par Apolda, s'il restait dans la position où il était le 13.
Le prince **de PONTE-CORVO** fut destiné à déboucher de Dornbourg pour tomber sur les derrières de l'ennemi, soit qu'il se portât en force sur Naumbourg, soit qu'il se dirigeât sur Iéna.
La nuit qui précéda la bataille, **NAPOLÉON** bivouaqua sur le plateau d'Iéna, au milieu de ses braves. Pendant toute la nuit, il fit travailler à un chemin dans le roc pour transporter aisément l'artillerie sur la hauteur, et il y réussit, malgré les obstacles qu'au premier coup d'œil on aurait jugés insurmontables. Il fit pratiquer aussi des débouchés dans la ville et dans les vallées voisines, pour

faciliter le déploiement des troupes qui n'avaient pu être placées sur le plateau. C'était la première fois qu'une armée devait passer au travers d'un si petit débouché.
Le spectacle que les deux armées offrirent pendant cette nuit était remarquable.
L'une déployait son front sur six lieues d'étendue et embrasait l'atmosphère de ses feux.
Les bivouacs apparents de l'autre étaient concentrés sur un seul point.
On était à la petite portée de canon. Les sentinelles se touchaient presque, et il ne se faisait pas un mouvement qui ne fût entendu. L'activité qui régna toute la nuit dans l'une et l'autre armée était l'annonce d'un grand jour. Mais, selon toute apparence, elles attendaient l'événement avec un espoir et des sentiments bien opposés. Ce jour arrive enfin. Aussitôt qu'il paraît, l'armée prend les armes.
L'Empereur passe devant plusieurs lignes ; il recommande aux soldats de se tenir en garde contre cette cavalerie prussienne qu'on peignait comme redoutable ; il les fait ressouvenir qu'il y avait un an, à la même époque, ils avaient pris Ulm ; que l'armée prussienne, comme l'armée autrichienne, était cernée, avait perdu sa ligne d'opération, ses magasins ; qu'elle ne se battait plus dans ce moment pour sa gloire, mais pour sa retraite ; qu'elle voulait se faire une trouée dans quelque point, mais que les corps d'armée qui la laisseraient passer seraient perdus d'honneur et de réputation. A ce discours, les soldats répondent par les cris de Marchons ! L'Empereur donne le signal : toute l'armée s'ébranle. Les tirailleurs engagent l'action ; la fusillade devient vive presque aussitôt qu'elle a commencé.
A la pointe du jour, le maréchal duc **de DANTZIG** avait fait ranger la garde impériale en bataillon carré au sommet du plateau d'Iéna. A droite du plateau était la division du comte **SUCHET** ; à gauche, celle du comte **GAZAN** : chacun de ces corps avait ses canons dans les intervalles. Précédées de leurs tirailleurs, les deux divisions du cinquième corps se portent en avant ; celle du comte **SUCHET** se dirige sur Closwitz ; celle du comte **GAZAN** marche, partie sur Cospoda, partie sur la route de Weymar. L'ennemi défend vivement la position du Schneck. Cependant il en est débusqué, et le cinquième corps, débouchant dans la plaine, commence à se déployer. Dans cette manœuvre, les 64° et 88° de ligne s'approchent du village de Lutzerode, défendu par un régiment ennemi. Ce village est enlevé presque en même temps qu'il est attaqué ; quelques compagnies du 21° d'infanterie légère s'engagent sur la route de Weymar, jusqu'à Hohlstadt. Par ce mouvement rapide, le gros du centre de l'armée ennemie, placé à Isserstadt, voit déjà sa droite et sa gauche menacées.
Il était dix heures du matin.
Un brouillard épais avait, jusqu'à ce moment, obscurci le jour et caché aux ennemis les manœuvres des Français. Ce brouillard était enfin dissipé par un beau soleil d'automne. Les deux armées s'apercevaient à demi-portée de canon. Le septième corps, formant la gauche des Français, venait de traverser Iéna et débouchait sur le champ de bataille. La garde impériale était restée en réserve sur le plateau, derrière le centre.
La droite, sous les ordres du duc **de DALMATIE**, s'étant mise en marche dès que le canon s'était fait entendre, se trouvait déjà engagée avec l'ennemi qu'elle avait rencontré dans le bois, en avant de Lobstadt. Le corps du maréchal duc **d'ELCHINGEN** avait éprouvé de grandes difficultés dans sa marche de nuit ; 3,000 hommes seulement de ce corps étaient arrivés pour prendre part au combat. La cavalerie et les dragons de la réserve étaient encore fort éloignés.
Dans ces conjonctures, l'Empereur dit qu'il aurait voulu retarder de deux heures d'en venir à une action générale, afin d'attendre, dans la position prise le matin, les troupes qui devaient le joindre, et surtout sa cavalerie. Mais l'ardeur française avait déjà emporté les soldats si loin, que l'ennemi, vivement alarmé de leurs progrès, lorsque la chute du brouillard lui en découvrit l'étendue, s'ébranla en masse pour chasser le cinquième corps des postes dont il s'était emparé. La bataille, loin de pouvoir être ralentie, se ranima avec une nouvelle chaleur. L'armée ennemie était nombreuse et

Ancestramil

montrait une belle cavalerie. Les manœuvres étaient exécutées avec précision et rapidité. Tous ses efforts paraissaient particulièrement dirigés vers le point d'Hohlstadt.
NAPOLÉON ordonne au duc **de MONTEBELLO** de former ses divisions en échelons et de marcher pour soutenir ce village. On s'approche, on se joint, on s'attaque avec fureur.
Les Prussiens, animés par la première chaleur de l'action, combattent avec intrépidité. Les Français, depuis si longtemps habitués à vaincre, ont la conviction d'être invisibles sous les yeux de leur Empereur. Dans cette lutte terrible, Vierzehnheiligen sur la gauche d'Isserstadt, plusieurs fois pris et repris, devient la proie des flammes : bientôt il présente un affreux spectacle de décombres et de cadavres entassés.
Sur la droite de l'armée française, le maréchal duc **de DALMATIE** continue l'attaque du bois de Lobstadt. Une colonne, formée de la première division du quatrième corps, conduite par le comte **SAINT-HILAIRE,** attaque ce bois de front, tandis que la seconde division manœuvre pour le tourner vers Rodehen. Favorisé par les difficultés du pays, dont il a une connaissance plus parfaite que les Français, l'ennemi se défend avec une grande opiniâtreté. Le combat devient très-meurtrier sur ce point.
A gauche de l'armée, le septième corps avance pour se mettre en ligne avec le cinquième. La division commandée par le général **DESJARDINS** gravit, à travers les vignes, les montagnes qui se trouvent à gauche de la route de Weymar. Cette division se porte ensuite dans la direction de Münchenrode et de Reinderode, sur la droite de l'ennemi ; celui-ci a fait, de son côté, un mouvement pour aller à la rencontre des Français. Le 16° d'infanterie légère, qui a la tête de la colonne, et le 14° de ligne, qui le suit immédiatement, attaquent chaudement les premières troupes prussiennes, les repoussent, et commencent à frayer un chemin au reste de la division.
Dans cet instant la bataille est générale. Deux cent mille hommes, avec 700 pièces de canon, semant la mort dans un espace que l'œil peut facilement embrasser, présentent un de ces spectacles terribles et heureusement rares dans l'histoire. De part et d'autre on manœuvre comme à une parade. Parmi les troupes françaises, il n'y a jamais eu un instant de désordre ou d'hésitation. L'Empereur a auprès de lui, indépendamment de la garde impériale, un bon nombre de troupes de réserve, tirées des cinquième et septième corps ; il peut ainsi parer à tout événement imprévu.
La seconde division du septième corps d'armée, retardée par l'artillerie qu'elle a rencontrée dans les chemins, et par les blessés qu'on rapportait à Iéna, est restée un peu en arrière de la première. Vers midi, elle sort enfin des défilés. N'éprouvant aucun obstacle de la part des Prussiens, elle se porte rapidement sur la gauche de la première division, et toutes deux arrivent à Gross et Klein-Schwabhausen sur la droite d'Isserstadt, point central de la ligne ennemie, en même temps que le duc **de MONTEBELLO** approchait du front de ce village.
Isserstadt se trouvait encore menacé d'un autre côté par le quatrième corps. Après deux heures d'un combat opiniâtre, le duc **de DALMATIE** s'était enfin emparé du bois de Lobstadt. Il avait fait aussitôt un mouvement en avant, et, passant par Krippendorf, il arrivait sur la gauche du village d'Isserstadt. Par ces mouvements simultanés, l'ennemi se voyait en péril d'être enveloppé. Il n'avait plus de retraite que sur Weymar, et la communication avec Naumbourg lui était déjà coupée.Dans ce moment, on vient annoncer à l'Empereur que deux nouvelles divisions du duc **d'ELCHINGEN** arrivent par Neuengonna, Nerkwitz et Lehcten, se placent sur le champ de bataille, en arrière du corps du duc **de DALMATIE**, et que la tête de la réserve de cavalerie, qui a déjà dépassé Dornbourg, descendant dans la plaine par la route de Zimmern et Stobra, prend l'ennemi à dos, entre Apolda et Isserstadt. Alors **NAPOLÉON** fait avancer toutes les troupes de la réserve sur la première ligne ; celle-ci, se trouvant ainsi appuyée, se précipite de nouveau sur l'ennemi, qui ne résiste pas à ce choc terrible.
Il est jeté hors de sa position, et mis en pleine retraite sur Kotschau, Cappellendorf et Franckendorf.

La réserve prussienne, sous les ordres du lieutenant général **RÜCHEL**, postée auprès de ce dernier village, s'avance dans l'espoir d'arrêter les Français et de rallier les fuyards du corps d'armée principal, que les ducs **de MONTEBELLO** et **de CASTIGLIONE** poursuivent vivement. Le mouvement du général **RÜCHEL**, qui s'exécute vers Cappellendorf, le place en présence du duc **de DALMATIE**, qui s'avançait par Klein-Romstadt, et dont la première division avait déià dépassé ce dernier lieu. Le duc **de DALMATIE** n'attend pas que l'ennemi ait pris son ordre de bataille, il l'attaque avec impétuosité et le culbute.

Le général **RÜCHEL** fait sa retraite en toute hâte, repasse par Cappellendorf, et, sous la protection de sa cavalerie, il se met en position à Wiegendorf.

Le duc **de DALMATIE**, qui le suit de près, parvient presque en même temps que lui sur le nouveau champ de bataille. Les deux divisions du quatrième corps se forment en carrés et se disposent à recevoir la charge de la cavalerie prussienne, lorsque les divisions de cuirassiers et de dragons de la réserve, ayant à leur tête le roi de Naples, arrivent sur ce même terrain. Ces braves cavaliers ne peuvent souffrir que la victoire se décide sans eux. A l'aspect de l'ennemi, ils ne courent pas, mais ils se précipitent sur lui. Dans un clin d'oeil le corps du général **RÜCHEL**, infanterie et cavalerie, est renversé et mis dans la plus affreuse confusion. Tout ce qui ne se rend pas est sabré. La réserve de cavalerie poursuit son avantage, et prend à revers les troupes du centre qui reculaient toujours sur Weymar, devant le cinquième et le septième corps. Vainement l'infanterie se forme en bataillons carrés : cinq ou six de ces bataillons sont enfoncés, écharpés, et leurs canons pris.

Dans moins d'une heure, la défaite du centre et de l'aile droite de l'armée prussienne est totale, et sa déroute l'une des plus désordonnées dont aucune armée ait donné l'exemple. Une partie des fuyards gagne Weymar ; l'autre se disperse au loin et couvre la campagne. En les poursuivant, les Français entrent dans Weymar, et les dragons de la réserve poussent jusqu'à la vue d'Erfurt. Le prince **de HOHENLOHE**, son état-major et quelques pelotons de cavalerie se sauvent par Buttelstadt, sur la route de Magdebourg.

Le général **RÜCHEL**, grièvement blessé, est transporté dans un village voisin du lieu du combat, sur la même route.

Il était écrit que cette journée serait décisive, et que la victoire des Français serait complète. Dans le mêjne temps qu'on se battait avec fureur dans les champs d'Iéna, le roi de Prusse et le duc **de BRUNSWICK**, postés à Auerstaedt, à la tête de 45,000 hommes, parmi lesquels se trouvait toute la garde royale, avaient pris l'offensive, et avaient tenté de s'ouvrir un passage par Naumbourg. L'ennemi était arrivé le 13, à cinq heures du soir, à Auerstaedt ; mais il avait négligé de s'emparer des défilés de Kœsen et du pont de pierre sur la Saale, qui est près du village. Plus prévoyant, et se conformant d'ailleurs aux ordres qu'il avait reçus, le maréchal prince **d'ECKMUHL** s'empara de ce poste important dans la nuit du 13 au 14, et toute la division du comte **GUDIN** passa la rivière de Saale sur le pont de Kœsen le 14 à la pointe du jour. L'armée du roi de Prusse s'était mise en mouvement à la même heure, se dirigeant sur Kœsen.

La colonne française n'a pas fait une lieue sur le chemin de Hassenhausen, qu'elle rencontre une forte avant-garde de cavalerie commandée par le général prussien **BLÜCHER**. Les 25° et 85° de ligne reçoivent avec intrépidité la charge des escadrons ennemis. Cette cavalerie repoussée se retire en désordre ; une batterie d'artillerie à cheval, qui l'accompagne, est en partie démontée, et plusieurs pièces abandonnées par l'ennemi tombent au pouvoir des deux régiments. Ceux-ci continuent d'avancer. Les 12° et 21° de ligne viennent les soutenir. Les Français occupent Hassenhausen.

En arrière de ce village, l'armée prussienne, rangée en bataille, présentait une immense cavalerie. La division du comte **GUDIN** fait halte. Ce général jette quelques régiments dans le village, et range le reste de sa division en colonne sur la route de Kœsen. La seconde division du troisième corps,

commandée par le comte **FRIANT**, va se placer, par les ordres du prince **d'ECKMÜHL**, à la droite de la division **GUDIN**, dans la direction de Spielberg.
La première division, commandée par le comte **MORAND**, longeant la chaussée de Kcesen à Rehhausen, marche pour s'appuyer à la gauche du comte **GUDIN**.
Le centre de l'armée ennemie était placé entre Hassenhausen et Tauchwitz ; il était commandé par le général baron **SCHMETTAN**. Derrière, en seconde ligne, était une division commandée par le prince **d'ORANGE**. La droite, sous les ordres du général comte **de WARTENSLEBEN**, s'appuyait à Rehhausen. La gauche, sous le commandement du général **BLÜCHER**, était entre Zeckwar et Spielberg. Le général **KALKREUTH**, à la tête de la réserve, occupait le terrain entre Auerstaedt et Gernstaedt.
D'après la position des deux armées, le succès de la bataille doit dépendre de la possession de Hassenhausen. Les Prussiens, qui sentent l'importance dont ce village est pour eux, dirigent sur ce point des forces considérables. Leur centre, à la tête duquel le duc **de BRUNSWICK** se met lui-même, attaque et déborde ce village. Dans le même temps, leur droite se porte par la vallée entre Rehhausen et Hassenhausen, pour venir encore tomber sur ce dernier point. La division du comte **GUDIN** court le danger d'être enveloppée. Heureusement la première division, dirigée par le prince **d'ECMÜHL** en personne, arrive à son secours. Mais à peine ces troupes ont-elles traversé la grande route pour se porter sur un plateau à gauche de Haussenhausen, qu'elles sont assaillies, près de Neusalza, par un corps nombreux de cavalerie ennemie sous les ordres du prince **GUILLAUME de PRUSSE**, frère du roi. Ce prince charge à plusieurs reprises lu division du comte **MORAND** ; mais tous les régiments de cette division, formés en carrés, reçoivent l'ennemi avec autant de sang-froid que de courage, ils repoussent ses attaques réitérées aux cris de Vive l'Empereur ! La cavalerie prussienne, très-maltraitée, se retire sur Auerstaedt par Sonnendorf.
Dans le même moment, le général **BLÜCHER**, commandant l'aile gauche des Prussiens, fait une tentative semblable, entre Spielberg et Panscherau, sur les régiments de la troisième division qui occupaient la route de Koesen, et qu'il a tournés pendant que le brouillard cachait ses mouvements. Malgré l'avantage de sa position et la persévérance qu'il met dans ses attaques, le général **BLÜCHER** ne parvient pas à percer les redoutables carrés formés par l'infanterie française. Sa cavalerie est rejetée en grand désordre au-delà de Spielberg. La deuxième division du troisième corps, qui vient d'arriver sur le champ de bataille, suit l'ennemi. Le 108° et le 111° s'emparent de Spielberg et débordent Zeckwar. Entre ce village et l'angle saillant d'un bois, la colonne française essuie le feu d'une batterie ennemie qui lui cause d'abord quelque perte. Le second bataillon du brave 108° court sur cette batterie et l'enlève. Les canons des Prussiens sont tournés contre eux-mêmes. Les tirailleurs français s'avancent vers Lisdorf.
Au centre, les succès ne sont pas moindres. Les Français défendent Hassenhausen avec acharnement. Désespéré de voir plusieurs de ses tentatives infructueuses, et voulant faire un dernier effort pour emporter ce village, le duc **de BRUNSWICK** réunit ses grenadiers. Il leur parle pour exalter leur audace, lorsqu'il est atteint au visage d'un coup de biscaïen qui le renverse baigné dans son sang. Quelques moments auparavant, le général **SCHMETTAN** avait été blessé et avait quitté le champ de bataille. L'incertitude, avant-coureur du désordre, commençait à régner dans les rangs des Prussiens. Cependant ils tiennent encore, et le feu continue sur toute la ligne.
La division du comte **MORAND** gagne du terrain et marche rapidement sur Rehhausen.
Elle rencontre, sur les hauteurs de Sonnendorf, les régiments des gardes du roi et une partie de la réserve prussienne, qui avancent dans l'espoir d'avoir bon marché de l'infanterie française, dénuée de cavalerie. Le 30° et le 17° régiments, soutenus de l'artillerie de la division, rendent inutiles ces nouveaux efforts de l'ennemi, et repoussent victorieusement les attaques des gardes prussiennes. On établit de l'artillerie sur les hauteurs entre Gernstaedt et Auerstaedt, et l'on met le feu à ce dernier

village. L'ennemi prend le parti de l'évacuer. Bientôt après, il est occupé par les têtes des colonnes des trois divisions françaises qui s'avancent simultanément sur ce point, depuis Rehhausen, Hassenhausen et Poppel.

Les Prussiens, voyant leur champ de bataille perdu, se mettent en pleine retraite. Le roi ordonne d'abord qu'elle s'effectue sur Weymar. Mais, arrivé de sa personne aux environs de Marstaedt, il s'arrête en voyant des troupes sur les hauteurs d'Apolda.

Apprenant bientôt que ce sont des Français qui poursuivent les débris de l'armée de **HOHENLOHE**, il tourne à droite du côté de Zottelstaedt, et, après plusieurs détours, il parvient à Sommerda.

Dès cet instant, la retraite se fait dans un désordre affreux. Weymar, qui est le rendez-vous indiqué à l'armée du roi, vient d'être occupé par les Français. Les Prussiens, qui ne savent plus quelle direction prendre, choisissent celle que le hasard leur offre.

La cavalerie se perd dans les détours des vallons, et s'embarrasse dans les chemins creux. Des bataillons, des pelotons, une foule de soldats isolés, errent dans les collines, dans les bois, dans les plaines ; ils se croisent en tous sens, s'égarent et finissent par tomber au milieu des Français, croyant se réunir à leurs camarades. Beaucoup de blessés et de fuyards prennent par les hauteurs le chemin d'Erfart. Le maréchal **MOLFENDORF**, blessé lui-même, parvient à atteindre ce dernier point avec les grenadiers des gardes. Le prince **d'ORANGE**, avec quelques débris de sa division, se rend aussi à Erfurt.

Ainsi finit la bataille. Rien ne manqua au triomphe des Français. Avant quatre heures après midi, cette armée brillante qui, le matin, couvrait de ses nombreux bataillons un espace que l'œil ne pouvait embrasser, était battue et dispersée. Elle se trouvait sans chef, sans drapeaux, sans patrie, et, dans cette extrémité, sa dernière espérance était dans la générosité du vainqueur.

Le nombre des morts et des blessés dans l'armée prussienne fut de 18 à 20,000 hommes. Celui des prisonniers passa 25,000, dès le jour même de la bataille. Le lendemain et les jours suivants, on en ramassa encore une grande quantité. Parmi les prisonniers se trouvaient plus de vingt généraux, entre autres le lieutenant général **SCHMETTAN**.

Indépendamment des généraux ennemis tués ou blessés, dont il a été fait mention, l'on apprit que, parmi les blessés, se trouvaient tous les frères du roi. Le monarque lui-même eut un cheval tué sous lui. Trente drapeaux et deux cents pièces de canon tombèrent entre les mains de l'armée victorieuse.

La perte des Français fut de 1,100 hommes tués et de 5,000 blessés. On n'eut à regretter, parmi les généraux, que la perte du général de brigade **DEBILLY**, excellent militaire ; parmi les blessés se trouva le général de brigade **CONROUXEL**. Les colonels morts furent **VERGES**, du 12° régiment d'infanterie de ligne ; **LAMOTTE**, du 36°; **BARBANÈGRE**, du 9° de hussards ; **MARIGNY**, du 20° de chasseurs ; **DULEMBOURG**, du 1er de dragons ; **NICOLAS**, du 61° de ligne ; **VIALA**, du 81° ; **HIGONET**, du 108°. Ce dernier avait été tué à la tête de son régiment, qui enleva une batterie prussienne près du bois de Zeckwar. **HARISPE**, du 16° d'infanterie légère, fut gravement blessé.

Les services rendus par les différents corps d'armée et par les régiments, dans cette journée mémorable, sont au-dessus de tout éloge. Les hussards et les chasseurs montrèrent la plus grande audace. La cavalerie prussienne ne tint jamais devant eux, et toutes les charges qu'ils exécutèrent sur l'infanterie furent heureuses. Il est superflu de parler de l'infanterie française, reconnue depuis longtemps pour la meilleure du monde.

Après l'expérience des deux campagnes de 1805 et de la bataille d'Iéna, l'Empereur déclara que la cavalerie française n'avait pas non plus d'égale.

Dans une mêlée aussi chaude, pendant que l'ennemi perdait presque tous ses généraux, les Français durent remercier la Providence, qui protégeait leur armée : aucun des principaux chefs ne fut tué ni

blessé. Un biscaïen rasa la poitrine du duc **de MONTEBELLO** sans le blesser. Le prince **d'ECKMÜHL** eut son chapeau emporté et un grand nombre de balles dans ses habits.

L'Empereur fut constamment accompagné, partout où il parut, du prince **de WAGRAM** et **de NEUCHÂTEL** ; du maréchal duc **d'ISTRIE** ; du grand maréchal du palais, duc **de FRIOUL** ; du grand écuyer, duc **de VICENCE** ; de ses aides de camp et écuyers de service. Rien ne peut se comparer à l'enthousiasme et à l'amour que les soldats témoignèrent à **NAPOLÉON**. S'il y avait un moment d'hésitation, le seul cri de Vive l'Empereur ! ranimait les courages et retrempait toutes les âmes. Au fort de la mêlée, **NAPOLÉON**, voyant ses ailes menacées par la cavalerie ennemie, se portant au galop pour ordonner des manœuvres, était salué à chaque instant par des cris de Vive l'Empereur !

La garde impériale à pied voyait avec un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler tout le monde aux mains et elle seule dans l'inaction. Plusieurs voix firent entendre les mots En avant !

« Qu'est-ce ? » dit l'Empereur, ce ne peut être qu'un jeune homme sans barbe, qui veut préjuger ce que je dois faire ; qu'il attende d'avoir commandé dans vingt batailles rangées avant de prétendre me donner des avis. C'étaient effectivement des vélites dont le jeune courage était impatient de se signaler.

Le soir de la bataille, le premier corps, qui avait été retardé par les difficultés extrêmes que lui firent éprouver les mauvais chemins pour le transport de son artillerie, et par l'inconvénient de passer en totalité par un défilé unique et très-escarpé qui conduit de Dornbourg au plateau d'Apolda, n'arriva sur ce point qu'après la bataille, et y prit position pour la nuit. Le troisième corps bivouaqua à Eckartsberg ; le quatrième, à Ulrichsalben ; le cinquième, sur la route d'Iéna à Weymar ; le sixième, à Weymar ; le septième, au Belvéder, château voisin de cette ville. La réserve de cavalerie se plaça en avant de Weymar, sur la route d'Erfurt. Le grand quartier général et la garde impériale passèrent la nuit à Iéna.

Ancestrami